

# DAGHESTAN



## **Comment Je Suis Devenue Célèbre au Daghestan**

*J'arrive trop tard ! Avec un petit retard de tout juste cent cinquante ans !... J'aurais dû accompagner Dumas dans son périple dans le Caucase d'avant la « civilisation ». Mais heureusement, tout n'a pas changé ici. Les traditions demeurent presque intactes au Daghestan. Je les découvrirai lors de notre départ à la campagne, avec la famille du professeur, pour voir ses beaux chevaux. Une journée qui s'annonce paisible. Vraiment ? Je changerai d'avis en voyant les hommes charger les coffres des voitures qui doivent accompagner notre puissant 4X4 : pas de bottes de cuir ou de culottes de cheval, mais des grenades explosives et des Kalachnikovs au milieu des paniers de nourriture !*



## **Comment Je Suis Devenue Célèbre au Daghestan**

J'avais rendez-vous avec Shamil à Sotchi. Je partirais de Paris, lui d'Istanbul, pour nous rencontrer là-bas et poursuivre notre chemin ensemble vers le Daghestan.

Shamil est danseur à Istanbul. Comme tous les Turcs d'origine caucasienne, il a grandi dans la culture de la danse. Depuis son enfance, il exécute ces danses frénétiques débordantes d'une énergie extrêmement virile, tout en étant pourvues d'une grâce étonnante.

Nous avons donc décidé d'aller voir sur place, dans leur berceau, ces danses explosives comme si elles étaient exécutées sur un champ de bataille. En outre Shamil avait des projets pour établir des passerelles culturelles avec cette petite république caucasienne d'où étaient originaires ses aïeux. Quant à moi, loin de la danse sauf en tant que spectatrice, je m'intéressais surtout, en tant que journaliste, à la situation politique actuelle dans ce pays où personne ne se rendait, pour la raison toute simple que le Daghestan était devenu, au cours des dernières années, un trou noir où les gens disparaissaient. La séquestration y était devenue presque un sport national. Pas seulement pour des raisons politiques, mais aussi pour des raisons tout basement pécuniaires. On enlevait les gens pour obtenir une rançon plus ou moins proportionnelle à leur importance ou aux moyens dont disposaient leurs familles. Même en l'absence de moyens

réellement existants, on prenait en considération le potentiel des proches des intéressés à mobiliser telle ou telle somme financière pour récupérer un être cher, un businessman ou un dirigeant politique. Mais parfois, malgré le paiement d'une rançon, on ne récupérait que la tête tranchée du corps de la victime.

Les prix oscillaient entre dix mille et cinq cent mille dollars, allant même jusqu'à un million dans le cas de journalistes étrangers ou d'employés occidentaux des organisations humanitaires – qui s'étaient d'ailleurs pour la plupart retirées du pays à la suite de quelques cas dramatiques.

Shamil ne savait pas tout cela. Il avait encore de la famille là-bas et il comptait sur leur aide pour toute recherche artistique et tout contact avec les gens du pays. Moi, je comptais sur ma bonne étoile, sur la prudence et une extrême discrétion dans mes démarches. Personne ne devrait remarquer la présence d'une étrangère dans le pays, et encore moins d'une étrangère journaliste.

Juste une semaine avant la date convenue de notre rendez-vous à Sotchi, un Tupolev russe qui reliait Moscou à cette station balnéaire de la Mer Noire explose en plein vol. Un deuxième avion de ligne, décollant pratiquement au même moment de la capitale russe encore vers le Sud, s'écrase dans des conditions presque identiques. Avaries ou attentats terroristes, on ne sait pas encore. Selon certains, c'est un miracle que ces vieux appareils qui datent de l'époque soviétique puissent encore voler, surtout quand on sait le peu d'efforts consacrés à leur entretien. Selon d'autres, tout fait penser à des bombes qui auraient été placées à bord. Quelle qu'en soit la cause, le bilan humain est très lourd : 90 morts.

Shamil m'envoie un mail pour s'excuser. Vu la situation tendue en Russie, il a annulé son voyage. Il est déjà trop stressé dans son travail et il n'a pas besoin de se payer encore quinze jours de tension et d'angoisse supplémentaires dans un pays en proie à la violence.

Je le comprends. Les deux catastrophes dont l'une concerne plus précisément Sotchi me donnent, à moi aussi, un inexplicable frisson dans le dos comme si j'avais pu être dans l'un de ces avions, comme si je l'avais échappé de justesse. J'ai l'impression d'avoir bénéficié d'un sursis. Mais finalement ma curiosité est plus grande encore que ma consternation. D'ailleurs, s'il fallait restreindre ses mouvements à cause de ce qui se passe dans le monde, il faudrait carrément rester chez soi. La vie elle-même est trop dangereuse à vivre, selon cette logique. Je conseille à Shamil de se détendre en sirotant du raki au bord du Bosphore et je pars seule à Moscou.

Les deux « attentats » ou « catastrophes » aériennes me font tout de même hésiter à prendre l'avion pour Makhatchkala, la capitale du Daghestan. Je ferais peut-être mieux de partir en train. Mes amis russes me le déconseillent. Un long voyage en train vers le Daghestan serait bien plus dangereux selon eux. C'est encore les lois du Far West ici. Les convois subissent régulièrement des attaques en cours de trajet et les passagers sont dépouillés de tous leurs biens, et même violentés. Ils réussissent à me convaincre d'autant plus que j'avais déjà goûté à ces dangers au cours d'un long voyage de la Yakoutie vers le Kazakhstan. On me l'avait même annoncé ce jour J : « restez bien sur vos gardes, ce soir nous allons **passer par l'Attaque du train** ». Et l'attaque avait bien eu lieu à l'endroit presque baptisé « l'attaque du train » au milieu de la steppe kazakh.

Je cherche donc des billets d'avion pas trop chers dans les pubs des journaux. Ces derniers temps, les prix se sont envolés en Russie, surtout pour les étrangers, qui sont soumis à une tarification différente, bien plus élevée que pour les locaux. Heureusement qu'il y a la compagnie Sbir qui affiche des réductions importantes sur ses tarifs.

« Normal » disent mes amis russes, « depuis la catastrophe récente, les gens ne veulent plus tellement prendre l'avion. Surtout pas les vols de cette compagnie.

Ah bon. Qu'a-t-elle au juste cette compagnie ?

« Le Tupolev qui allait à Sotchi lui appartenait. »

Encore une fois « ah bon ! » Quelle autre compagnie je peux choisir alors ?

« Volga-Avia » me répond-on. C'est la compagnie de l'autre appareil qui s'est écrasé en même temps.

Le choix est décidément limité. Je ne sais pas ce qui me prend d'aller tout de même frapper à leur porte, ou plutôt à leur fenêtre, car la compagnie d'aviation en question n'a même pas de bureau. Ils ont juste un guichet adossé au consulat géorgien et le même homme qui sert dans le consulat passe ensuite derrière la vitre du guichet pour vendre des billets d'avion.

Je suis venue en fait pour le visa puisque j'ai l'intention d'aller aussi en Géorgie, mais la facilité de régler les deux choses ensemble m'arrange tout autant. Je n'aurai pas à courir d'une adresse à l'autre à Moscou, car j'ai hâte de quitter cette ville austère où j'ai l'impression en plus d'abuser de l'hospitalité des gens qui m'hébergent. La famille ingouche dont j'avais hébergé, pendant plusieurs mois, un membre réfugié à Paris, tient à me rendre l'hospitalité ici, mais le problème est qu'elle habite dans un tout petit appartement de deux pièces au rez-de-chaussée. On

m'a donné l'unique chambre à coucher avec le grand lit double pour moi toute seule, alors que les autres s'entassaient dans le salon. D'ailleurs, je découvre le matin, avec une grande honte, que le chef de famille a dormi dans sa voiture dehors, faute de place à l'intérieur. Si je les quitte pour aller à l'hôtel, ce sera perçu comme un affront, comme si je considérais qu'ils n'ont pas été à la hauteur pour accueillir une hôte qui leur fait l'honneur de rester dans leur modeste foyer.

Devant le guichet de la compagnie Sbir, je découvre avec plaisir qu'il y a une réduction de presque 60 % sur les billets. Ça va me revenir dans les 20 dollars un aller simple. Au moment de sortir l'argent, j'hésite soudainement. Est-ce que ma vie n'a pas plus de valeur que 20 dollars. Comment est-ce que je peux me réjouir de la possibilité d'économiser quelques dizaines de dollars en confiant mon existence à cette compagnie de cercueils volants ? Est-ce si indispensable d'ailleurs d'aller au Daghestan, en ce moment précis ? Qui m'y oblige ? Qui m'attend là-bas ?

L'homme derrière le guichet remarque mon hésitation :

« Ne vous inquiétez pas » dit-il, « nous avons désormais des Boeings. Vous n'allez pas voler en Tupolev ».

Soulagement d'un instant, car une question m'effleure l'esprit tout de même : quel âge pourraient-ils avoir ces Boeings ? En général, les compagnies occidentales se débarrassent de leurs vieux appareils en les revendant à la multitude de compagnies d'aviation privées qui ont surgi des décombres de l'URSS et de l'éclatement de son Aéroflot. Ces compagnies sont peu regardantes sur les conditions de sécurité, en sachant que personne ne leur demandera des comptes en cas de pépins. Que ce soit un Boeing ou un Tupolev, un vieil appareil mal entretenu est un vieil appareil usé.

Comme si ce serait malpoli de faire demi-tour, je tends l'argent à l'homme au guichet et place le billet dans mon sac presque comme si je manipulais une bombe à retardement.

Maintenant, il me reste une dernière chose à faire avant de quitter cette ville demain matin. Un dernier rendez-vous. Je file à la station de métro Rijskaia où je dois rencontrer un homme d'affaires passionné de chevaux. Il a des contacts avec d'autres passionnés au Daghestan et pourrait me donner quelques adresses utiles.

Nous nous retrouvons dans une pâtisserie juste à côté de la sortie du métro. On bavarde pendant une heure, en prenant le thé accompagné de quelques gâteaux délicieux. On passe en revue toutes nos connaissances communes, et en voyant mes références dans le domaine des chevaux, il décide de me mettre en contact direct avec une personne importante du Daghestan. Il s'agit d'un bon ami à lui, professeur à l'Université, directeur d'une faculté prestigieuse et propriétaire d'une quarantaine de chevaux Akhal-Téké. Il l'appelle aussitôt pour lui annoncer mon arrivée le lendemain. Le professeur est heureusement disponible et il promet de venir en personne me chercher à l'aéroport. Je serais d'ailleurs son hôte pendant mon séjour au Daghestan.

C'est un grand soulagement de savoir que j'aurai un point de chute de confiance dans ce pays dangereux. Mon interlocuteur me propose encore une tasse de thé et quelques gâteaux, mais je refuse car mon vol partira aux aurores et je ne veux pas rentrer trop tard.

Je quitte l'homme d'affaires et reprends le métro. Au bout de 20 minutes j'arrive à ma destination, mais il y a une agitation pas tout à fait habituelle dans cette station plutôt banale et calme de ce quartier périphérique. Les gens s'attroupent avec

inquiétude autour de quelques agents de service. Il y a des policiers et des militaires qui courent dans les couloirs. Je demande à l'un des passagers ce qui se passe. Il me répond qu'une bombe vient d'exploser dans une sortie de métro, en faisant près de 40 morts.

« Dans quelle station ? »

« A Rijskaya » répond l'homme, « il y a tout juste un quart d'heure ».

Rijskaia, c'est là où je suis entrée dans le métro il y a 20 minutes. Si j'avais accepté de prendre encore une tasse de thé, j'aurais sans doute été parmi les victimes. Encore une fois j'ai un frisson dans le dos, un drôle de sentiment d'avoir échappé de justesse à la mort, d'avoir eu encore un sursis. Je ne sais plus quoi penser. Le destin semble guider mes pas sans que je puisse réfléchir ni prendre une décision par moi-même.

Quand l'avion de la compagnie Sbir atterrit à Makhatchkala, je suis presque étonnée d'être arrivée intacte et sans incident. Le professeur m'attend sur le tarmac et me conduit directement chez lui, avec une escorte de deux voitures, une devant, l'autre derrière ! Je ne me connaissais pas si importante. J'ai presque honte que mon hôte se soit cru obligé de mobiliser de tels moyens pour m'accueillir.

J'apprendrai assez vite pourtant que ce n'est ni un signe d'hospitalité exagérée ni une trop grande importance attribuée à ma modeste personne, mais une situation tout à fait banale faisant partie du quotidien de la famille. La villa est entourée de hauts murs, de caméras de surveillance et deux hommes armés montent la garde près d'énormes portails en fer, relayés par d'autres qui campent à l'intérieur, dans le petit jardin.

Le professeur explique que la plupart des gens aisés sont obligés de s'offrir de tels moyens pour ne pas être victimes d'enlèvements crapuleux. Son fils de sept ans est conduit à l'école accompagné de la même escorte, et en dehors de ce petit trajet scolaire obligatoire, il n'a pas le droit de sortir de la maison. Son monde de jeu est dans le sous-sol où on lui a construit un Disneyland en miniature et une salle de sport. Pareil pour sa femme. Elle fait ses courses sous la protection de ces mêmes gardes qui sont en fait des anciens officiers de l'armée. Jeunes et sportifs, ils ont échangé leurs galons de capitaine ou de lieutenant pour un salaire plus intéressant. On me fait comprendre tout de suite que le même régime carcéral s'appliquera aussi à moi ! Je peux rester chez eux, comme leur hôte, le temps que je voudrais, me reposer, manger, boire, mais en dehors de la sortie que nous allons faire tous ensemble pour aller voir les chevaux du professeur à la campagne, je ne dois absolument pas m'aventurer dans les rues de Makhatchkala. Mais j'ai des gens à voir, comment faire pour cela ? « Eh bien, ces gens viendront ici, à la maison » m'explique-t-on. « D'ailleurs de quels gens s'agit-il ? Il ne serait pas prudent de s'entretenir avec n'importe qui. Il faut d'abord se renseigner sur eux avant de leur donner rendez-vous ».

Je me sens comme une souris qui se trouve enfermée dans le piège où elle s'est introduite de son plein gré, en ne sentant que le morceau de fromage dedans. Dans mon cas, le fromage, ce sont les chevaux. Que vais-je faire à l'intérieur de ces quatre murs en attendant qu'on m'organise les choses. Il n'y a même pas une jolie vue à regarder par la fenêtre puisque la maison est entourée de hauts murs qui empêchent qu'on voie la rue. J'ai envie de rappeler au professeur que je ne suis pas une petite

jeune fille de dix-huit ans, et que même à dix-huit ans, j'étais partie d'Istanbul en auto-stop pour faire un tour de toute l'Europe sans que mes propres parents aient pu m'en dissuader. Le pire, c'est que, le professeur ne sera pas là pendant les deux prochains jours, donc il faudra attendre son retour pour organiser mon emploi du temps. Sans sortir de la maison bien entendu !

Partir en défiant les règles de protection et d'hospitalité, surtout en son absence, serait le plus grand affront pour lui. Il serait ridiculisé non seulement auprès de ses connaissances, mais même vis-à-vis de ses gardes qui ne le respecteraient plus.

La conversation avec sa femme reste d'un intérêt limité. Elle m'interroge sur la vie des femmes mariées en Turquie et en France, sujet qui ne me passionne guère, bien qu'étant mariée moi-même. Je n'ai pas trop l'habitude de lire les magazines qui traînent dans les salles d'attente des cabinets médicaux, et étant plutôt spécialiste des questions de géopolitique, je ne saurais pas trop l'informer sur la misère ou la fortune des Turques ou des Françaises mariées. J'apprends en revanche qu'elle souffre d'un problème qui a l'air d'être assez répandu ici : la polygamie.

« Oui », dit-elle, « le Daghestan fait bien partie de la Fédération de Russie et on est régi par les lois fédérales, mais dans la pratique, il y a beaucoup d'hommes maintenant qui ont deux femmes, deux familles, deux maisons. Du moins, ceux qui ont les moyens de se les payer ».

Et elle m'avoue, avec un peu de gêne, que son mari fait partie de ce lot de « gens heureux ». D'où son absence actuelle. Notre éminent professeur ne serait donc pas parti pour des raisons professionnelles, mais pour aller passer ses deux jours hebdomadaires avec son autre famille.

Pendant que mon hôte prépare des plats succulents pour me gaver pendant ces deux jours, j'essaie de me rendre utile en lui proposant de l'aider, mais les coutumes locales interdisent qu'on fasse travailler l'invité, ne serait-ce que pour éplucher une carotte. Je reste donc dans la cuisine à la regarder travailler et à répondre à ses questions. Elle me demande si mon mari aussi a une deuxième famille. Une question que je ne m'étais jamais posée jusqu'alors, moi qui suis souvent absente de la maison.

« Est-ce considéré normal en France, ou en Turquie ? » me demande-t-elle pudiquement. « Ici, on ferme les yeux, on accepte. La société aussi l'accepte, pas seulement l'épouse légitime. »

Je réfléchis quelques secondes sur les comparaisons :

« En Turquie, ce genre de pratique n'est acceptée que dans les villages reculés, sinon la femme demande tout de suite le divorce avec une pension alimentaire. La société désapprouve fermement la polygamie. En France, c'est un peu différent. Il y a bien sûr des lois contre la polygamie, mais on a même eu un Président de la République polygame, et ses deux familles ont été tolérées sans façon par la société. »

Elle semble soulagée en voyant que son sort n'était pas très différent de la plupart de ses semblables.

Enfin arrive le grand jour où le maître de la maison revient délivrer ses captives. Je vais finalement pouvoir sortir pour aller jusqu'à Derbent, pendant qu'il s'occupe des préparatifs pour notre visite au village où se trouve sa ferme et ses chevaux. Derbent, cette ville historique au sud du pays, est l'une des étapes mythiques de la route de la soie, un carrefour important où se croisent même aujourd'hui des marchands venus des quatre coins du Caucase, pour troquer des produits de

consommation courante, achetés dans les bazars d'Istanbul ou ramenés de Chine, contre toute une gamme de produits locaux et colorés : des tapis, de l'artisanat en argenterie, du caviar caspien, des amandes et des raisins ouzbeks.

Mes deux gardes du corps, de l'ethnie des Avars comme le professeur, s'avèrent être de grands mélomanes. Tout le long du voyage ils me feront découvrir les rythmes les plus frénétiques de leur musique, en lâchant même le volant de la petite Jigouli pour danser aux moments les plus irrésistibles de ces notes entraînant. À un poste de contrôle, j'espère secrètement que la police nous arrête pour rappeler à notre chauffeur les règles simples de la conduite, mais ce n'est pas un sifflet de policier qui pourrait arrêter un Avar, ni même une épée comme ils l'ont démontré dans l'histoire. Le joyeux gaillard continue sa danse tout en faisant des grimaces au flic et lance la voiture droit sur lui en feignant de l'écraser, avant de filer en trombe devant le regard impuissant du pauvre homme. Et on réussit néanmoins à arriver à Derbent intacts, sans avoir d'accident !

Mais trop tard ! Avec un petit retard de tout juste cent cinquante ans !... Cette ville qu'on découvre enfin dans l'enceinte de ce qui reste des anciens remparts, ne ressemble en rien à la description éblouie de mon prédécesseur qui contemplait, de ce même endroit, les mille couleurs scintillant sous son regard. J'aurais dû accompagner Dumas dans son périple du Caucase d'avant la « civilisation ».

Il reste heureusement un centre historique qui rappelle vaguement la gloire ancienne de ce qui a été transformé aujourd'hui en une cité soviétique quelconque, avec ses barres d'immeubles et ses larges avenues.

Je veux voir tout d'abord le marché, ce lieu splendide où tout se croisait il n'y a pas si longtemps. Un lieu dangereux aussi, car à part les marchandises, toutes sortes d'intentions s'y croisent aussi. J'essaie de ne pas trop m'éloigner de mes gardes du corps en arpentant les petites allées entourées d'échoppes colorées. Ce n'est certes plus le lieu dont j'avais vu les photos, mais j'aimerais quand même en capter quelques images. Seulement, comment faire sans attirer l'attention sur moi, sans montrer à tout le monde qu'il y a une étrangère qui s'y promène, une belle proie qui peut rapporter gros. Je me cache un peu derrière un poteau à l'angle d'un auvent et je sors mon appareil photo discrètement, l'objectif dépassant à peine du parapet devant moi, et pendant que j'essaie de viser comme un soldat retranché derrière sa barricade, j'entends, avec stupéfaction, l'un de mes gardes du corps lancer un cri de guerre vers le public : « Hé ho ! Souriez, souriez ! Vous êtes photographiés par une journaliste. Vous passerez à la télé française demain ».

Je n'en reviens pas d'une telle idiotie. Avant même que je puisse l'arrêter, il court entre les gens en criant à tue-tête : « souriez, souriez ». La vendeuse derrière son étal de têtes de mouton grillées que je voulais photographier n'est pas très contente et se lève pour partir, en laissant sa place à mon idiot de garde du corps. Celui-ci s'assoit aussitôt sur le cageot libéré et pause avec un sourire dont les dents rivalisent avec celles de la rangée des têtes de mouton grillées ! Les gens commencent à s'attrouper autour de nous. Je comprends qu'il est grand temps de quitter ce lieu dont je suis devenue la vedette malgré moi.

Notre prochaine étape est la mosquée historique de Djouma, construite au 7ème siècle. Je rappelle à mes gardes du corps d'éviter de faire des choses qui attirent l'attention des gens sur

nous. Avoir des ennuis doit certes faire partie de leur métier, mais moi, je préfère exercer le mien intelligemment, sans être otage dans un cachot pendant des années ! Donc, discrétion maximum, s'il vous plait !

L'enceinte centrale de la mosquée est entourée de larges verrières que les fidèles peuvent occuper en cas de grande affluence. Elles sont couvertes aussi de petits tapis aux couleurs chatoyantes, sur lesquelles je découvre, avec un grand étonnement, des effigies d'hommes et de femmes dans des paysages bucoliques, enlacés sur une balançoire ! Pourtant, je croyais que le Daghestan était un pays très strict sur les règles islamiques. Quand on pense qu'aucune figure humaine n'est autorisée par cette religion, on reste bouche-bée devant ces tapis presque érotiques sur lesquels les fidèles posent leurs fronts... Ou peut-être leurs lèvres aussi, tant qu'à faire.

En partant, un homme m'interpelle et m'ordonne de me couvrir la tête et les bras. Lui-même porte une chemise à manches courtes.

« Et vous alors ? » je lui rétorque. « Pourquoi vous ne couvrez pas les vôtres ? »

L'homme stupéfait me dévisage un instant, avant de reprendre sûr de lui :

« Je suis un homme. Mais les femmes doivent se couvrir ».

Sa réponse m'agace tellement que je ne peux pas m'empêcher d'entrer dans une altercation verbale avec lui :

« Vous pensez qu'Allah ne pourrait pas voir mes cheveux à travers le foulard ? Je croyais qu'il voyait tout. Et qui êtes-vous d'ailleurs pour me donner de telles consignes ? »

« Je suis l'imam de cette mosquée », répond l'homme sur un ton très irrité maintenant.

« Oui, mais la mosquée ne vous appartient pas. C'est la maison de Dieu. Et même si je commettais un péché en entrant sans foulard, vous devriez savoir, en tant qu'imam, que chaque individu est seul responsable de ses actes et que personne ne peut s'interposer entre lui et Dieu. C'est ça la beauté de l'Islam ! »

L'imam n'est pas convaincu et il s'accroche à sa parcelle d'autorité, autant que moi à mes arguments.

« D'où vous sortez ces choses ? Qu'est-ce que vous connaissez à l'Islam », me demande-t-il.

« Et vous, à quoi pensez-vous lorsque vous embrassez cinq fois par jour ces jolies filles dessinées sur les tapis de votre mosquée ? À Allah ou aux bras nus sur les balançoires ? »

Je regrette aussitôt ce que je viens de dire, car personnellement j'avais trouvé très esthétique le sol de la mosquée couvert avec ces tapis naïfs. Ce serait vraiment dommage s'ils décidaient de les changer à cause de mes remarques idiotes. L'imam est tout rouge de colère. Il dit des choses en lezgui aux gens qui commencent à s'attrouper autour de nous. Mes gardes du corps ne comprennent pas cette langue, majoritaire dans le sud du pays, mais ils comprennent très bien que l'atmosphère commence à s'échauffer, qu'il est grand temps de partir, et même de rentrer à Makhatchkala. D'autant plus que c'est vendredi et que des foules commencent à affluer de tous les coins de la ville pour la grande prière.

Sur la route, nous faisons halte dans un petit village de pêcheurs. Je suis surprise par le va-et-vient intense des motos à side-car soulevant la poussière sur de petits chemins en terre battue.

« Le caviar » m'explique l'un des gardes du corps.

Les side-cars des contrebandiers ne sont pas remplis de caviar bien sûr, mais de son « résidu », les énormes esturgeons aux ventres béants, vidés de leur précieuse laitance. Bien que le commerce du caviar soit interdit aux particuliers, la plupart des maisons ont des terrasses surplombant la Caspienne et elles tournent comme de véritables fabriques de préparation de ces précieuses graines.

Connaissant les très grandes méfiances qui règnent dans ce métier, je veux aborder les habitants sans afficher une trop grande curiosité envers leur occupation. Je préviens mes gardes du corps aussi pour qu'ils respectent mes consignes de discrétion. Dans cette ambiance semi-maffiosi, pas question de crier à la « journaliste française qui voudrait préparer un documentaire sur leur trafic », même si c'est ce que je souhaiterais faire en effet.

L'un de mes gardes du corps s'éloigne un peu et revient quelques minutes plus tard avec deux hommes qui me tendent chacun un bocal :

« Goûtez-le », disent-ils en prélevant quelques grains de caviar de leurs bocalux avec la pointe d'un couteau. Petit à petit, d'autres hommes les rejoignent et un attroupement commence à se former autour de nous. Chacun veut faire goûter son produit, mais les prix sont déjà trop chers et je n'ai pas envie de me trimbaler avec cette marchandise ultra-fragile pendant tout mon voyage dans la région.

Finis les jours où mes amis azéris m'avaient préparé des sandwiches au caviar pour la route quand je quittais Bakou. Je les avais ingurgités comme des vulgaires casse-croustes, arrosés de bière, pendant les deux jours d'attente sur le quai du port, affalée à côté d'autres passagers d'infortune qui allaient à Turkmenbasi,

ancien Krasnovodsk, sur l'autre rive. Sous la chaleur d'été, l'odeur d'oignons et de melons se mêlaient aux effluves du pétrole remontant de la mer Caspienne.

Au moment où je m'installais enfin sur le pont du ferry, au milieu de la foule bigarrée de Turkmènes couchés à même le sol sur leurs petits tapis de voyage, il me restait encore tout un bocal de près d'un kilo de caviar non entamé. Bocal que j'ai dû finalement abandonner dans le frigo de la cabine du capitaine pour ne pas m'encombrer. Sa petite amie m'avait loué leur petit espace privilégié contre un « supplément » de 20 dollars. Et le petit « supplément » incluait une bouilloire entière de thé accompagnée de fromage et de saucissons pour me changer du caviar.

L'un des gardes du corps m'arrache aux souvenirs évoqués par les petits grains :

« Combien de bocaux vous en voulez ? »

« Je ne veux pas de caviar », dis-je, « c'est trop cher, mais je vais acheter un bel esturgeon »

De cette manière, je ne rentrerai pas les mains vides chez mes hôtes. Toutefois, les gardes ne me laissent pas payer. Ils ont reçu des ordres du professeur pour régler tous mes achats.

J'aimerais bien entrer dans l'une de ces baraques pour voir un peu ce qui se passe, mais les hommes qui nous entourent ne nous lâchent pas et discutent entre eux de plus en plus bruyamment. Et chacun commence à me tirer par le bras vers sa baraque. Finalement nous nous séparons d'eux difficilement et nous engouffrons dans la voiture pour partir à la hâte.

Sur la route, l'un des gardes explique fièrement :

« Je ne leur ai pas dit que vous étiez journaliste. Je leur ai fait croire que vous vouliez écouler leur marchandise

directement vers Paris, alors ils sont tous entrés en compétition entre eux ».

Génial d'être promue à la profession très respectable de trafiquant de caviar ! Je ne comprends pas si l'homme est sérieux ou s'il blague. En tout cas, mon nouveau métier ne sera pas couronné de succès de sitôt : dès l'entrée de Mahatchkala, un barrage de policiers nous cueille et au bout d'une petite fouille, les hommes en uniforme tombent sur notre précieux butin.

Ils demandent à qui appartient la marchandise. Je leur explique que je l'ai achetée aux pêcheurs pour l'amener à mes hôtes, mais cette réponse ne les satisfait pas. Ils demandent mes papiers tout en m'expliquant que c'est un crime très grave de faire le trafic d'esturgeons. Heureusement ce n'est pas du caviar, je me dis lorsque l'homme s'éloigne vers sa voiture avec mon passeport. L'un de mes gardes du corps, celui qui a l'air plus gradé et plus intelligent, le suit, pour discuter sans doute de la rançon à payer. Au bout d'un quart d'heure de négociations, nous reprenons la route, délestés de notre beau poisson et de quelques centaines de roubles. Je rentrerai les mains vides, mais l'honneur intact. Cela aurait été très dommageable d'être fichée par la justice daghestanaise comme trafiquante d'esturgeon. D'ailleurs, je suis sûre que nous pourrions retrouver notre poisson sur un étal du marché local le lendemain si nous voulions le racheter ! Selon la pratique habituelle, il est tout à fait probable que ce soit les maffiosi du village qui auraient signalé notre arrivée à leurs « coéquipiers » dans la police. De cette façon, le poisson sera vendu deux fois, outre l'amende extorquée. Le tout à partager entre compères...

Le lendemain, c'est le moment tant attendu du départ à la campagne, tout en famille, pour voir les beaux chevaux du

professeur. La perspective d'une journée qui se promet tranquille. Mais je change vite d'avis quand je vois les hommes charger les coffres des voitures qui doivent accompagner notre puissant 4X4 : pas de bottes de cuir ou de culottes de cheval, mais des grenades et des Kalachnikovs au milieu des paniers de nourriture ! On dirait que nous partons à la guerre avec cette escorte prête au combat. Une voiture devant, une voiture derrière, trois costauds dans chacune d'elles, et les coffres remplis de munitions. Quant aux pistolets que les gardes du corps ont l'habitude de porter à la ceinture, glissés négligemment entre le pantalon et la chemise, je suis déjà habituée au spectacle de ces accessoires vestimentaires, aussi banals qu'un mouchoir glissé dans la poche de la veste.

En cas d'accrochage avec des malfaiteurs, ces hommes seraient-ils vraiment disposés à donner leur vie pour des gens à qui ils sont juste liés par le biais de quelques billets ? Ils riposteraient, certes, car c'est dans leur nature de combattre. Surtout quand on appartient au peuple des fiers guerriers avars. Je me souviens du récit de Pouchkine dans son « Voyage à Erzurum » que mon père m'avait lu quand nous habitions cette ville de la Sibérie turque où on l'avait relégué. Sur la « route militaire » qui reliait la Géorgie à Erzurum, annexée à l'époque par la Russie, le grand poète russe avait rencontré un montagnard caucasien qui venait de tirer sur deux voyageurs, juste l'histoire de débarrasser son fusil de la rouille qui commencerait à s'y installer ! Nous pouvons donc être sûr que nos hommes se feront une joie de dérouiller leurs Kalachnikovs si l'occasion se présente, mais il vaudrait mieux pour nous autres, leur précieuse cargaison, ne pas se trouver au milieu de leur tirs croisés.

La beauté des paysages éloigne toute appréhension de telles rencontres malheureuses sur la route. Pourtant, on roule dans des endroits très propices à des guet-apens. Plus on pénètre dans les gorges sauvages, plus je suis captivée par la majesté des montagnes vertigineusement encaissées, qui descendent à pic sur la route. Elles défilent des deux côtés, en étalant leurs pentes abruptes aux couleurs changeantes entre le mauve, le bleu, le vert ou l'ocre.

Au bout de quelques 180 kilomètres, nous faisons halte dans l'*aoul* de Gounib, un village à couper le souffle à 1500 mètres d'altitude. Des maisons aux toits plats, épousant la couleur de la terre, s'étalent en terrasses sur un plateau, avant de s'arrêter brusquement au bord d'une falaise, comme si elles s'y étaient accrochées à la dernière minute, juste avant de dégringoler dans le profond précipice. Une vue époustouflante sur le cirque des montagnes en contrebas, digne de la vision d'un aigle. Voilà enfin le Caucase, le vrai, tel que je le connaissais à travers les gravures anciennes illustrant les récits des voyageurs dans ces terres.

Gounib a une importance particulière pour les Daghestanais. C'est là que Chamil, le grand héros du Caucase, se serait rendu aux armées du Tsar après une résistance farouche de près de quarante ans, à la tête de Tchétchènes majoritairement, rejoints par ses Avars et autres montagnards.

Un monument érigé aux abords du village rappelle, de façon humiliante pour les Caucasiens, la victoire russe scellée à cet endroit même. On m'explique que le monument a été brisé plusieurs fois par les habitants, mais reconstruit à chaque fois par l'administration. Je vois, en effet, que les villageois qui passent par là tournent la tête de l'autre côté, en attendant sans

doute la prochaine destruction de ce symbole de la honte qu'ils ne veulent pas voir. Pour eux, en fait, il ne s'agit pas d'une reddition, mais d'une sage décision de Chamil d'arrêter les combats afin de mettre fin à cette guerre qui allait conduire à l'extermination totale de son peuple.

Le Daghestan est le pays du Caucase qui s'est soumis le moins à l'occupant russe au fil de l'histoire. Surtout dans ces montagnes aux villages imprenables, tels des nids d'aigle accrochés aux falaises, les habitants irréductibles repliés sur eux-mêmes ont transmis de génération en génération les histoires des combats et la haine contre l'envahisseur russe.

Une fois dans le village du professeur, près de la frontière tchéchène, on m'autorise à me promener seule. Mais au milieu des chevaux seulement, tous plus splendides les uns que les autres, bien bichonnés, dans des boxes propres ou dans de vastes enclos près de la ferme. Posséder 40 Akhal-Tékés est déjà quelque chose, mais assurer leur entretien quotidien en est une autre, qui ne doit pas être à la portée de tout le monde. L'explication viendra plus tard, d'une amie qui connaît bien le système. Dans les universités, les étudiants doivent payer des pots-de-vin importants à leurs professeurs pour avoir simplement le droit de se présenter aux examens ! D'où la richesse qu'on peut accumuler si on exerce l'honorable métier d'enseignant.

En me promenant dans le village, guidée par la jeune nièce de mon hôte, je tombe sur une autre richesse, qui n'a rien à voir avec l'argent. Chez un paysan qu'elle me présente, nous découvrons une pièce entièrement remplie de livres anciens, de manuscrits remontant jusqu'au 12<sup>ème</sup> siècle. Au Moyen Âge, il y avait beaucoup d'échanges entre les érudits daghestanais et les

écoles ou bibliothèques de Baghdâd, de Damas, ou d'Istanbul. Les voyageurs revenaient avec tous ces livres qui ont traversé les époques sans problèmes, jusqu'à la période soviétique. Le propriétaire explique les difficultés que sa famille a dû affronter alors pour préserver ces manuscrits. Ils étaient cachés, enfouis sous la terre, dans le jardin, et n'ont été ressortis que récemment. Maintenant, chaque été, des universitaires organisent des campagnes à travers le pays pour dénicher ces trésors et les restaurer, ou simplement pour les lire, car ils sont écrits en majorité dans l'alphabet arabe.

Cet alphabet semble pourtant faire son retour au Daghestan car j'avais déjà remarqué, sur les panneaux routiers pendant le voyage et à l'entrée du village, des caractères arabes sur fond vert. Pendant le repas on m'explique que ce sont des versets du Coran, des prières pour protéger les voyageurs.

« Beaucoup de villageois ont déjà fréquenté des cours coraniques pour pouvoir lire le livre sacré », raconte l'un des convives à notre table. « D'ailleurs nous espérons que l'alphabet de la langue sacrée dans laquelle a été écrit le Coran remplacera un jour l'alphabet cyrillique ».

Un autre qui remplit nos verres de vin local ajoute :

« D'ailleurs, l'alphabet arabe exprime mieux les sons de la langue Avar ».

Pourtant il n'y a rien à voir entre les langues du Caucase et la « langue sacrée », ne serait-ce que sur le plan sonore. De plus, le Daghestan fait toujours partie de la Fédération de Russie et le russe, à part le fait d'être la langue officielle, est utilisé comme la *lingua franca* dans cette montagne de langues, remplaçant le *Koumyk* d'autrefois, un dialecte du Turc, dont beaucoup de mots sont néanmoins restés dans les langues locales et dans la